

« L'ennui est contre-révolutionnaire » :
réappropriation des discours lettriste et situationniste dans la
revue *La Conspiration dépressionniste* (2003-2011)

Guillaume Bellehumeur

Université McGill

La légitimité est refusée à ceux qui parlent de haut et de loin :
la seule position qui convienne, c'est dans et contre.
(Gauthier, Miville-Allard et Beudet, 2009 [2003], p. 19)

Les revues québécoises d'avant-garde, depuis le dernier quart du xx^e siècle, ont souvent innové formellement. À cet égard, *les herbes rouges* et *La Barre du Jour* – ancienne et nouvelle – sont incontournables. Toutefois, peu d'entre elles se sont inscrites dans une tradition véritablement critique et iconoclaste – à l'exception peut-

être de revues plus marginales comme *Cul Q* ou encore des éphémères *Logos* et *Allez chier*. *La Conspiration dépressionniste*, plus récente, apparaît ainsi comme un ovni dans le paysage québécois, par sa charge toute *négative*¹ contre l'ordre néo-libéral et par sa filiation avec les avant-gardes historiques les plus radicales, notamment l'Internationale situationniste.

Si nous entendons montrer que le discours situationniste est réinvesti par plusieurs membres du collectif² ayant publié à Québec, entre 2003 et 2011, la revue *La Conspiration dépressionniste*, notre dessein n'est toutefois pas d'affirmer qu'elle est une revue situationniste. Cela serait faux et réducteur, puisque son esprit se trouve au confluent de plusieurs discours contestataires – Dada, surréalisme, contre-culture, presse satirique. Il reste que nous montrerons que les discours lettriste et situationniste sillonnent bel et bien la revue et qu'ils imprègnent très fortement la critique sociale développée par les membres du collectif. Nous verrons que ces voies-passerelles se trouvent, notamment, du côté du « détournement », de la critique du « spectacle » et de la « psychogéographie ». En outre, cette étude s'inscrit dans le champ de la sociopoétique des revues (Lacroix, 2012); il s'agira d'étudier de quelle manière les auteurs de *La Conspiration dépressionniste* se réapproprient un « discours social » bien précis, à savoir celui de l'Internationale situationniste.

¹ Voir à cet effet l'article éclairant d'Alexis Ross (2017) sur la dimension polémique de *La Conspiration dépressionniste*. Il montre par ailleurs bien, avec Andrée Fortin (2006), que la *Conspiration* se distingue des nombreuses revues « de gauche » du tournant du XXI^e siècle par son caractère ouvertement conflictuel et son refus de la compromission.

² « Nous assumons tout ce que nos collaborateurs écrivent », peut-on lire en ouverture du premier numéro (*La Conspiration dépressionniste*, 2009, p. 14).

Avec et contre les avant-gardes

La figure la plus connue de l'I.S. est Guy Debord et c'est avec lui que commence l'histoire de ce mouvement qui ne se laisse pas facilement circonscrire. Ce dernier trouve ses racines dans le lettrisme, fondé en 1946 par Isidore Isou. C'est à ce moment un groupe d'avant-garde poétique et artistique dans la continuité du dadaïsme et du surréalisme. Performances de poésie onomatopéique et production d'anti-films³ est leur lot quotidien jusqu'en 1952. C'est à ce moment qu'est fondée l'I.L., alors que les partisans d'Isou et de Guy Debord, qui s'est joint aux lettristes l'année précédente, se séparent. Debord et quatre camarades fondent leur propre mouvement, officiellement pour dépasser le lettrisme d'Isou en voie de devenir, selon eux, réactionnaire. L'I.L. publie un bulletin éponyme pendant deux ans, dans lequel ils se positionnent de plus en plus clairement à la jonction des champs artistique et politique.

À partir de 1954, plusieurs membres sont exclus et, suite à cette épuration, le groupe se dote d'une nouvelle revue – qui n'est en fait qu'une brochure ronéotypée distribuée gratuitement – nommée *Potlatch*, qui paraîtra à 29 reprises jusqu'en 1957 (Internationale lettriste, 1996). Rassemblement de jeunes personnes oisives, à la gauche de la gauche, les lettristes s'insurgent notamment contre l'art institutionnalisé, l'architecture fonctionnaliste, le gaullisme et les idéologies autant capitalistes que communistes étatiques. Les articles de *Potlatch* sont courts,

³ Le meilleur exemple est sans doute Guy Debord, *Hurléments en faveur de Sade*, moyen métrage, 1952, 64 minutes. Le film consiste en une succession d'écrans blanc et d'écrans noirs, pendant laquelle on entend plusieurs voix monocordes prononcer des phrases issues d'œuvres littéraires diverses, du journal ou encore du Code civil français. Il se termine par une séquence noire – et silencieuse – de 24 minutes.

irrévérencieux, mégalomanes et font grand usage des attaques *ad hominem*. À l'exception de la brièveté des textes, ce *modus operandi* et cet esprit iconoclaste se transposent dans la nouvelle publication du groupe rebaptisé en 1957 Internationale situationniste. Dans une revue éponyme, de facture sobre, plus volumineuse, dont 12 numéros paraîtront entre 1957 et 1969, on peut observer les préoccupations du groupe glisser lentement de préoccupations urbanistiques⁴ et artistiques vers des questions politiques. L'I.S. atteint une certaine popularité, voire une véritable reconnaissance de la part de quelques groupes⁵ après la parution en 1967 de *La société du spectacle* (1992 [1967]) de Guy Debord et du *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* (1992 [1967]) de Raoul Vaneigem. Elle sort véritablement de l'ombre suite à son implication lors des événements de Mai 68, mais le déclin est par la suite rapide. Sa portée critique se sclérose, et l'I.S. se saborde en 1972, alors qu'aucun numéro de la revue n'a paru depuis trois ans. Officiellement, elle se dissout pour éviter d'être récupérée par ses admirateurs complaisants : « maintenant que nous pouvons nous flatter d'avoir acquis parmi cette canaille la plus révoltante célébrité, nous allons devenir *encore plus inaccessibles*, encore plus clandestins. Plus nos thèses seront fameuses, plus nous serons nous-mêmes obscurs » (Debord, 2006

⁴ À travers la notion d'« urbanisme unitaire », théorisée vers 1957 puis abandonnée début 1960, qui prônait l'usage de tous les arts vers une réinvention du milieu, et qui passait par la construction de villes ludiques et labyrinthiques. Nous reviendrons plus loin sur la place de l'urbanisme chez l'I.S. et *La Conspiration dépressionniste*.

⁵ Surtout en milieu étudiant, dans la foulée de Mai 68. Les membres de l'I.S. affublent ceux qui reprennent leurs idées – selon eux, en les distordant – du qualificatif hautement péjoratif de « pro-situs ». *La Conspiration dépressionniste* définit quant à elle ainsi ce dernier terme : « **PROSITU** : Accusation de mauvais situationnisme par un mauvais situationniste. Sert essentiellement à montrer qu'on a lu ou, ça revient au même, qu'on est plus hot. Fréquent chez les universitaires. » « Le lexique dépressionniste », *La Conspiration dépressionniste*, 2009 [2005], p. 147.

[1972], p. 1132). Dans les faits, elle avait déjà annoncé sa propre fin, trois ans auparavant, dans le dernier numéro de sa revue : « [n]ous sommes désormais sûrs d'un aboutissement satisfaisant de nos activités : l'I.S. sera dépassée⁶ » (Internationale situationniste, 1975 [1969], p. 34).

La Conspiration dépressionniste, revue fondée à Québec en 2003, apparaît comme l'une de ces tentatives de dépassement. Huit numéros paraissent entre 2003 et 2011, en plus de bulletins gratuits et de deux livres : *Québec, ville dépressionniste*, publié en 2008 à l'occasion des célébrations du 400^e anniversaire de la ville de Québec, et *Montréal, ville dépressionniste*, paru début 2018 dans la foulée des célébrations du 375^e anniversaire de Montréal⁷. La revue est dans une classe à part dans le monde de l'édition québécoise. Elle ne bénéficie d'aucune subvention et son caractère négatif et irrévérencieux n'épargne rien ni personne. Ainsi, dès le premier numéro, on semble mettre en garde le chercheur ou la chercheuse qui désirerait définir et s'intéresser à cet étrange objet qu'est *La Conspiration dépressionniste* :

[h]ors marché et sans compromis sur le fond, *La Conspiration dépressionniste* veut éviter l'enfouissement réducteur des catégorisations forcées. Elle ne parlera d'elle-même, donc, ni en termes clairs, ni sérieusement. Aucun point de vue totalisant, englobant, synthétique ou schématique n'arrivera à percer quelque éclaircie dans la brume hideuse de ses propos aussi effrontés qu'inutiles (Gauthier, Miville-Allard et Beaudet, 2009 [2003], p. 17).

⁶ Le « dépassement » situationniste est basé sur le *Aufhebung* hégélien, et consiste à la fois à intégrer et à aller au-delà des contradictions internes du mouvement pour en arriver à une forme nouvelle, qui va plus loin que la forme d'origine sans éliminer ce qui précède.

⁷ Le collectif a aussi fait paraître, en 2013, l'unique numéro de *La Conspiration youppiste!*, en quelque sorte l'envers de *La Conspiration dépressionniste*. Puisque son ton est très différent, nous avons choisi de le laisser de côté dans la présente analyse.

Malgré cette mise en garde, posons tout de même la question : qu'est-ce que la « conspiration dépressionniste »? Comment peut-on cerner les activités d'un groupe qui revendique son caractère insaisissable? Tout d'abord, en étudiant de plus près le nom de la revue.

Le « dépressionnisme » est en somme une manière d'organiser le monde de façon à le rendre le plus ennuyant et déprimant possible afin d'anéantir toute velléité de révolte. La « conspiration » en question se résumerait à être la participation de forces plus ou moins obscures à cette organisation couleur gris-béton de la vie : « [l]e dépressionnisme est une négation matérielle de la vie et du champ privilégié des subjectivités. Par *mimesis*, l'individu devient semblable aux manifestations dépressionnistes qui sévissent avec des moyens inégalés dans l'histoire » (*La Conspiration dépressionniste*, 2009 [2003], p. 16). Parmi les conséquences de la société dépressionniste, le collectif cite « l'ennui, la déprime, la résignation et l'acceptation passive » (*La Conspiration dépressionniste*, 2009 [2003], p. 15). Si le dépressionnisme est défini à peu près clairement, et que les effets décriés par les membres du collectif sont énumérés, il reste que ceux-ci refusent sciemment d'énoncer quels sont ses « buts »; l'objectif de la revue en est plus un de monstration et de dénonciation que de mise en place d'un projet concret.

Le groupe forme ainsi une nébuleuse difficilement saisissable; à chaque numéro, nombre de contributeurs et contributrices s'ajoutent, d'autres quittent, comme c'est le cas tout au long de la publication de *Potlatch* et d'*Internationale situationniste*. Le liminaire de la réédition sous forme d'anthologie des cinq premiers

volumes fait toutefois exception, et donne une bonne idée, sinon du « programme » de la revue, du moins de son esprit :

la tragédie dérisoire de la société capitaliste – ou pour mieux dire, dépressionniste – se perpétue. Comment penser cette réalité qui porte en même temps à rire et à pleurer? L'architecture, l'urbanisme, l'art, le discours public, les phénomènes sociaux, le champ politique et Christiane Charrette : toutes les puissances se sont unies en une Sainte-Alliance pour écraser dans la grisaille et la bêtise ce qu'il reste de forces vitales dans le monde. Une vraie *conspiration dépressionniste*. C'est au relevé systématique et à la dénonciation de cet ordre qui *règne et ne gouverne pas* que s'est attelée l'équipe de la revue, avec les moyens du bord (*La Conspiration dépressionniste*, 2009, p. 7).

Cet esprit, nous le montrerons, est grandement tributaire de l'I.L. et de l'I.S., qui inspirent plusieurs de ces constats⁸.

L'I.S. sera dépassée

La Conspiration dépressionniste cherche non pas à reproduire une théorie situationniste qui serait figée dans le temps, mais entend plutôt la reprendre pour la mener au-delà de l'état où elle a été développée dans les années 1960-1970. Tout comme l'I.L. et l'I.S. se sont données comme objectif de « dépasser » le surréalisme, les membres de la *Conspiration* s'attèlent à dépasser les situationnistes.

Dès le tout premier numéro de la revue, *La Conspiration dépressionniste* expose de manière à peine voilée sa filiation situationniste dans un texte de Simon-Pierre Beaudet, qui traite de l'omniprésence des magasins à grande surface tels Walmart. Il évoque à un moment les situationnistes :

⁸ Le contributeur le plus marqué par l'I.L. et l'I.S. est sans aucun doute Simon-Pierre Beaudet, qui reprend par ailleurs cette critique dans son livre *Fuck le monde*, paru en 2016 chez Moul't Éditions. On retrouve également la critique situationniste chez Mathieu Gauthier, Frédéric Mercure et, dans une moindre mesure, Jasmin Miville-Allard.

[L]es avant-gardes les plus éclairées du siècle dernier ont sans cesse recherché comment *dépasser* l'art, cette marchandise spirituelle du bourgeois, en lui déniait son statut de sphère d'activité séparée. L'aspiration la plus haute fut un temps de fondre l'art dans la vie réelle. *Tout un mouvement fut mené sous le mot d'ordre de la construction de situation*. Un illuminé avança même que les artistes devaient inventer de nouveaux sentiments, « comparables en force à l'amour ou la haine ». Ce mouvement était une portée, une avancée... maintenant terminée (Beaudet, 2009 [2003], p. 24, nous soulignons).

La valorisation de ces « avant-gardes les plus éclairées » est ici évidente. Celles-ci ne sont pas nommées explicitement mais on reconnaît assez bien le programme situationniste qui, résumé en quelques mots, est avancé comme un possible qui n'est jamais survenu. Le dépassement de l'art est au cœur du programme de l'I.L. et de l'I.S. Il s'agit en somme de ne pas laisser l'art aux mains des seuls spécialistes appelés « artistes », mais bien de donner les moyens au plus grand nombre de vivre la créativité dans toutes les sphères de leur vie. D'où la volonté de l'I.S. de créer des « situations passionnantes », de ramener le « jeu », au sens que lui donne Huizinga (1988 [1938]), c'est-à-dire comme activité ludique dénuée de but, au cœur de l'existence de l'humain.

Beaudet reprend donc à son compte la théorie lettriste et situationniste pour mener sa critique du rôle du magasin grande surface dans la propagation du dépressionnisme ambiant. Le modèle Walmart, reproduit un peu partout, et qui mène à une course à la consommation, est vu comme la fin de toute possibilité de bâtir une société basée sur le jeu et la création de situations passionnantes. Plutôt que de bâtir des villes labyrinthiques à aspect ludique, Beaudet déplore que le néo-capitalisme transforme de vastes espaces en stationnements et en temples de la consommation, où la seule activité qui est encouragée est d'acheter, toujours plus.

On note également dans ce passage une admiration non dissimulée pour cette avant-garde radicale. Bien qu'ayant, de l'aveu de l'auteur, échoué – elle n'a pas réussi à empêcher la prolifération du capitalisme – elle représente malgré tout une « avancée ». Toutefois, Beaudet constate que, après Walmart, plus rien ne pourra faire obstacle au dépressionnisme. Malgré les tentatives de certaines avant-gardes – Dada, surréalisme, CoBrA⁹ – pendant un temps, d'aller au-delà de cet état de fait par la révolution, il lui paraît que l'échec est désormais évident. Maintenant que le système capitaliste est partout, et que la majorité ne réalise pas que sa vie est régie par cette idéologie, Beaudet constate que « maintenant que “le faux est sans réplique¹⁰”, il est peu probable que quiconque flaire la supercherie » (2009 [2003], p. 24). La théorie situationniste est donc ici reprise pour illustrer le règne sans partage à venir du dépressionnisme. À partir de citations – sans indication d'origine, ce qui s'inscrit aussi dans la tradition de l'I.S.¹¹ – Beaudet analyse une situation qui lui est contemporaine, à savoir la multiplication des magasins à grande surface, et utilise certains concepts situationnistes pour construire une critique de ce que la revue nomme, dans la continuité de la critique de la société spectaculaire-marchande, dépressionnisme.

Le collectif n'entend ainsi pas reproduire simplement la même critique que les situationnistes en leur temps. Constatant leur échec, ils reprennent certains concepts, voire certaines grilles de lecture du monde, mais les adaptent à l'évolution de la

⁹ Mouvement international émanant de Copenhague (Co), Bruxelles (Br) et Amsterdam (A), créé en réaction au supposé échec du surréalisme, il est mené surtout par Christian Dotremont, Constant Nieuwenhuys et Asger Jorn. Il est actif entre 1948 et 1951.

¹⁰ Citation tirée des *Commentaires sur la société du spectacle* de Debord, 1988, p. 21.

¹¹ Les situationnistes refusent la pratique du droit d'auteur et revendiquent le droit au plagiat. Chaque numéro de leur revue s'ouvre sur ces mots : « [t]ous les textes publiés dans *Internationale situationniste* peuvent être librement reproduits, traduits ou adaptés, même sans indication d'origine ».

société capitaliste du XXI^e siècle. C'est sans doute pour cette raison qu'un texte plagié, tiré d'un des livres de Guy Debord, et apparaissant dans l'édition originale du premier numéro de *La Conspiration dépressionniste*, est retiré dans l'anthologie de 2009. Sous le pseudonyme de Guy-Ernest du Rang (mis pour Guy-Ernest Debord), l'auteur avait semble-t-il adhéré d'un peu trop près à la théorie du plagiat et du « copyleft » de l'I.S. Loin de montrer un rejet pur et simple de ces pratiques, cette exclusion d'un texte situationniste non modifié dans la *Conspiration* illustre bien la réappropriation que la revue souhaite pratiquer. Elle n'entend pas se contenter de jouer l'admirateur béat d'un mouvement devenu mythique; elle souhaite plutôt lui faire subir sa propre médecine et le dépasser, en ne gardant que les meilleurs éléments de son cadre théorique. Comme l'a affirmé l'un des protagonistes de la revue à propos de l'évincement du texte de M. du Rang, « you have to kill the father¹² ». Un peu à l'image de Debord à l'égard d'André Breton (*Internationale situationniste*, 1975 [1958], p. 3-4).

Amère victoire du dépressionnisme

S'il est un concept situationniste bien connu, bien que souvent galvaudé et vidé de son sens, c'est bien celui de « spectacle » tel que défini dans *La société du spectacle* de Guy Debord, paru en 1967 aux éditions Buchet-Chastel. Le spectacle peut être défini comme l'image que l'ordre social donne de lui-même dans le but d'encourager sa propre reproduction; il dicte la conduite des relations humaines qui contribueront à son maintien, voire à son renforcement. En somme, il est la représentation de la

¹² Entretien de l'auteur avec un membre du collectif, hiver 2016.

manière dont il *faut* vivre sous le régime capitaliste. Comme le précise bien Debord, « [l]e spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images » (1967, p. 10). Ces images ne sont pas que le fait d'une puissance nébuleuse qui les diffuseraient comme une propagande subversive, mais elles sont véhiculées par chacun et chacune par le biais, par exemple, de produits culturels ou de luxe censés montrer sa classe sociale. Même si le concept de spectacle a été souvent investi de manière lacunaire depuis 1967, surtout dans les médias grand public, il reste qu'il est encore utilisé aujourd'hui pour désigner la civilisation de l'image dans laquelle nous vivons, ce qui fait qu'il s'agit du concept situationniste le plus connu.

Il n'est ainsi pas surprenant qu'il soit repris par les collaborateurs de *La Conspiration dépressionniste*. Le plus intéressant reste toutefois le rapprochement qui est fait entre le spectacle et le dépressionnisme. Beudet reprend la théorie du spectacle pour forger une définition du « dépressionnisme »; il la détourne¹³, la développe, et l'adapte au contexte québécois du XXI^e siècle. Il cite d'entrée de jeu textuellement le livre de Debord – sans utiliser les guillemets, il va de soi – en modifiant un ou deux mots afin d'appliquer sa définition au dépressionnisme :

[l]e dépressionnisme parle de lui-même, disait un auteur bien connu. Il importe d'entendre ce mot dans toute sa richesse. Au premier degré, il est le *discours ininterrompu que l'ordre présent tient sur lui-même, son monologue élogieux et complaisant, bref le sujet hideux de son discours*. Au second degré, le discours s'efface devant son objet, parce que de toute façon, au contraire de la critique,

¹³ Le « détournement » est développé à l'époque de l'I.L., surtout dans la revue surréaliste belge *Les lèvres nues*, à laquelle Guy Debord et son comparse Gil J. Wolman collaborent (Debord et Wolman, 1956, p. 2-9). Il est théorisé et défini plus concisément dans le tout premier numéro d'*Internationale situationniste* comme « [i]ntégration de productions actuelles ou passées des arts dans une construction supérieure » (Internationale situationniste, 1975 [1958], p. 13).

le dépressionnisme n'a jamais eu besoin du langage (Beaudet, 2009 [2004], p. 42, nous soulignons).

Beaudet use donc tout d'abord du détournement, en reprenant à son compte tout en l'intégrant à une construction différente, la thèse 24 de *La société du spectacle* : « [l]e spectacle est le discours ininterrompu que l'ordre présent tient sur lui-même, son monologue élogieux » (Debord, 1967, p. 18). On serait tenté d'ajouter, toujours en citant Debord, que « [l]e spectacle [ou le dépressionnisme] ne veut en venir à rien d'autre qu'à lui-même » (Debord, 1967, p. 14).

Le dépressionnisme est ainsi volontairement associé au spectacle. Il est défini comme la manifestation de la pauvreté sociale ambiante s'auto justifiant, le miroir réfléchissant sa propre image, ne donnant d'autre choix que l'adhésion à sa doctrine :

[l]e spectacle se présente comme une énorme positivité indiscutable et inaccessible. Il ne dit rien de plus que « ce qui apparaît est bon, ce qui est bon apparaît ». L'attitude qu'il exige par principe est cette acceptation passive qu'il a déjà en fait obtenue par sa manière d'apparaître sans réplique, par son monopole de l'apparence (Debord, 1967, p. 14).

Beaudet n'affirme rien de moins lorsqu'il écrit : « [c]e n'est plus la conscience qui réprime les mauvaises pensées, mais le monde lui-même, et finit même par les empêcher d'apparaître. Le décor génère ses codes, ses exécutants une force d'inertie » (2009 [2004], p. 43), ou encore qu'« [i]l est extrêmement pénible d'être en désaccord avec ce monde, puisqu'il est à peu près impossible d'y échapper » (2009 [2004], p. 43). On entend ici, comme en écho, le Debord de *Panegyrique* qui affirme que « [d]ans un monde unifié, on ne peut s'exiler » (1989, p. 58).

Le dépressionnisme trouve donc tout son sens lorsque considéré comme le dépassement de la théorie du spectacle. Il est, à l'instar du spectacle, amplifié,

omniprésent, et n'a même plus à produire de discours afin de s'auto-justifier; il n'a qu'à être là, qu'à exister en tant que concept immuable ne laissant d'autre choix que celui de penser qu'il a toujours été et en sera toujours ainsi. Un peu à l'image du tentaculaire échangeur Turcot, ou de la Tour de Radio-Canada; qui se souvient vraiment de ce qui s'y trouvait, auparavant? Le dépressionnisme peut apparaître à première vue comme le paroxysme de la société spectaculaire-marchande, le mauvais rêve de Debord réalisé. Là où Beaudet – et les membres de *La Conspiration* – vont plus loin, c'est, justement, du côté du caractère *conscient* de l'organisation dépressionniste. Le spectacle, comme le dépressionnisme, revêt une certaine allure de conspiration, il est vrai. Toutefois, jamais Debord n'affirme que des conspirateurs organisent à dessein la société spectaculaire. Tout au plus le laisse-t-il penser dans ses écrits plus tardifs (Debord, 1988). *La Conspiration*, ne serait-ce que par son nom, affirme clairement qu'il existe des architectes du dépressionnisme (*La Conspiration dépressionniste*, 2009 [2003], p. 32); c'est notamment le cas de Mathieu Gauthier, qui, constatant le caractère éminemment dépressionniste de la banlieue, affirme que cette dernière est « le résultat d'un processus voulu et administré » (2009 [2003], p. 28), ajoutant enfin que « [a]vec la banlieue, la planification sociale de l'ennui et la disgrâce esthétique qui l'entretient atteignent une perfection fonctionnelle et rationnelle » (2009 [2003], p. 29). En poussant la logique du spectacle plus loin, en forgeant un nouveau concept à partir de la théorie debordienne, *La Conspiration* en arrive à une critique plus pessimiste et plus radicale du capitalisme avancé et de ses tactiques réfléchies de contrôle social.

Les avant-gardes, un peu détournées

Après s'être cantonnée, pendant ses premières années d'existence (1952-1954), dans les marges extrêmes de la société, l'I.L. recadre peu à peu sa critique vers une participation subversive à la culture. Ce changement stratégique est confirmé dans l'avant-dernier numéro de la revue *Potlatch* : « [i]l faut nous emparer de la culture moderne, pour l'utiliser à nos fins, et non plus mener une opposition extérieure » (Internationale lettriste, 1996 [1957], p. 162). Les internationaux lettristes, sur le point de devenir situationnistes, optent donc pour une stratégie dialectique que l'on pourrait résumer, en empruntant un des titres de leurs articles, par l'expression « avec et contre ». Il s'agit d'utiliser les méthodes artistiques et culturelles et de modifier leur usage afin de combattre la culture dominante. *La Conspiration dépressionniste* s'inscrit dans la même démarche lorsqu'elle affirme que « la seule position qui convienne, c'est dans et contre¹⁴ » (Gauthier, Miville-Allard et Beaudet, 2009 [2003], p. 19). L'une des manières de saper les bases de l'ordre établi en usant de ses propres armes est ce que l'I.L. et l'I.S. nomment le détournement, dont nous avons brièvement traité un peu plus haut.

Les membres de la *Conspiration* reprennent à leur compte cette technique, qu'ils appliquent non seulement à nombre de productions culturelles, mais aussi à l'I.L. et à l'I.S. C'est par exemple le cas avec les titres de quelques articles, le plus évident étant « Conseils du Dr. Snob à l'usage des jeunes générations » (*La Conspiration dépressionniste*, 2009 [2007], p. 160), qui reprend textuellement le titre

¹⁴ Dans Internationale lettriste, 1996, p. 167, on retrouve le sous-titre suivant : « L'I.S. dans et contre la décomposition ».

du livre phare du situationniste Raoul Vaneigem (1992 [1967]), ou encore l'appel de Sade, repris par l'I.L., puis par la *Conspiration*, « Encore un effort¹⁵ » (*La Conspiration dépressionniste*, 2009 [2005], p. 97).

Le cas le plus probant du détournement non seulement des internationaux lettristes, mais aussi des surréalistes, reste cependant celui qui reprend un passage célèbre du premier *Manifeste du surréalisme* de Breton :

Swift est surréaliste dans la méchanceté.
Sade est surréaliste dans le sadisme.
Chateaubriand est surréaliste dans l'exotisme.
Constant est surréaliste en politique.
Hugo est surréaliste quand il n'est pas bête.
Desbordes-Valmore est surréaliste en amour.
Bertrand est surréaliste dans le passé.
Rabbe est surréaliste dans la mort.
Poe est surréaliste dans l'aventure.
Baudelaire est surréaliste dans la morale.
Rimbaud est surréaliste dans la pratique de la vie et ailleurs. [...]
(Breton, 1963 [1924]. p. 38-39)

Une trentaine d'années plus tard, l'I.L. détourne ce passage dans *Potlatch* :

Piranèse est psychogéographique dans l'escalier.
Claude Lorrain est psychogéographique dans la mise en présence d'un quartier de palais et de la mer.
Le facteur Cheval est psychogéographique dans l'architecture.
Arthur Cravan est psychogéographique dans la dérive pressée.
Jacques Vaché est psychogéographique dans l'habillement.
Louis II de Bavière est psychogéographique dans la royauté.
Jack l'Éventreur est probablement psychogéographique dans l'amour.
Saint-Just est un peu psychogéographique dans la politique.
André Breton est naïvement psychogéographique dans la rencontre [...]
(Internationale lettriste, 1996 [1954], p. 11-12)

¹⁵ Sade écrit « Français, encore un effort si vous voulez être républicains », *Potlatch* le reprend en écrivant « Encore un effort si vous voulez être situationnistes » et la *Conspiration* titre simplement « Encore un effort ».

Dans son ouvrage *Surréalistes et situationnistes, vies parallèles*, Jérôme Duwa analyse brièvement le glissement qui s'opère entre la liste de Breton et celle dans *Potlatch*. Il avance que

[l]e principe qui anime les deux listes est semblable : Breton comme Debord ne s'affirment pas en tant que créateurs de ce qui est surréaliste ou psychogéographique, mais l'un et l'autre revendiquent le pouvoir de repérer dans le passé et le présent ce qui relève du surréel ou du psychogéographique (Duwa, 2008, p. 61).

Ainsi en va-t-il selon nous de la liste dressée par *La Conspiration dépressionniste*, à la différence près que celle-ci est en quelque sorte le pendant négatif des deux autres :

Jean Charest est dépressionniste dans la politique
Monsieur le maire Lamontagne est dépressionniste par conviction
Montignac est dépressionniste dans l'assiette
Richard Martineau est dépressionniste dans le journalisme
Marie Laberge est dépressionniste dans la langue française
Le petit prince est dépressionniste dans la philosophie
Dantec est dépressionniste dans le futur
Denise Bombardier est dépressionniste dans la prétention
Albert Jacquard est dépressionniste dans l'amour universel
Milan Kundera est dépressionniste dans la vieillesse
Le Corbusier est dépressionniste dans la forme
Michael Jackson est dépressionniste dans la négritude
Bush est dépressionniste de père en fils
Dieu est dépressionniste dans sa barbe
Wilfred est dépressionniste du fond du cœur
TQS est dépressionniste dans le 11 septembre
(*La Conspiration dépressionniste*, 2009 [2003], p. 32)

En effet, si les listes de Breton et de l'I.L. semblent valoriser jusqu'à un certain point les personnalités citées, et recherchent par le fait même des prédécesseurs, ce n'est pas le cas pour les membres de *La Conspiration dépressionniste*. Bien entendu, cela relève de la définition même du dépressionnisme, du nom du groupe et de la

revue : plutôt qu'un nom qui les représente, ou représente les visées du groupe lui-même, ses idées, sa vision du monde, le groupe « dépressionniste » ne défend pas le dépressionnisme, il le dénonce. C'est ce qui transparaît ici, le revers de la théorie situationniste. Il s'agit, comme nous l'avons montré, d'une version contemporaine, en quelque sorte portée à son paroxysme, du « spectacle » debordien. Le même procédé est donc ici utilisé par Breton, Debord et la *Conspiration* à des fins différentes. Cette dernière version désigne tous ces noms comme autant de représentants de cette conspiration dépressionniste que la revue se propose de fustiger et d'abattre. Plutôt qu'une liste de noms à admirer, ou du moins à reconnaître en tant que prédécesseurs, il s'agit de personnes à mépriser.

Un autre glissement est repérable : dans la liste surréaliste, on constate que la majorité des noms cités sont issus du monde littéraire. Ce n'est déjà plus le cas dans la liste lettriste. Cela va de soi lorsque l'on connaît la propension au « dépassement de l'art » de ces derniers. Enfin, dans la liste dépressionniste, il ne reste de la littérature que deux ou trois noms, comme Marie Laberge, auteure populaire, ou encore Denise Bombardier, auteure populiste. S'ajoute un nom plus reconnu par l'institution littéraire, Milan Kundera, réduit à sa vieillesse. Des personnalités publiques qu'on pourrait associer à un champ populaire de la culture occupent ainsi une place importante dans cette liste : Wilfred, étoile pâlie de *Star Académie*, Michael Jackson, Richard Martineau, voire la défunte station de télévision TQS, sont autant de manifestations ostensibles du dépressionnisme qui envahit, selon le collectif, les sphères de la culture québécoise. Ainsi, à la différence des lettristes, le détournement

fait par *La Conspiration* ne sert pas à trouver des prédécesseurs, mais bien à pointer du doigt les responsables contemporains du dépressionnisme. Ce détournement montre ce qui est considéré comme l'évolution – ou plutôt la dégradation – du milieu culturel depuis l'époque de Breton. Même s'ils reprennent le principe lettriste-situationniste, la lecture des auteurs de la *Conspiration* est différente et leur critique est moins basée sur l'idéalisme que sur le besoin de nommer ce qu'il faut détruire pour mettre fin à la société dépressionniste.

Le décor détermine les gestes

Le décor génère ses codes, ses exécutants une force d'inertie.
(Beudet, 2009 [2004], p. 43)

Si les discours lettristes-situationnistes apparaissent sous plusieurs formes dans la revue *La Conspiration dépressionniste*, il reste que c'est au sujet de l'urbanisme et de l'architecture que les deux groupes se recoupent le plus explicitement. À cet égard, un petit préambule définitionnel apparaît nécessaire avant de passer à la suite. Les internationaux lettristes et leurs successeurs situationnistes ont, à maintes reprises, fait part de leurs observations à propos de l'influence des milieux de vie sur l'existence des gens. Ils ne sont évidemment pas les premiers à l'affirmer, mais ils sont probablement, parmi tous les autres groupes d'avant-garde, ceux qui ont le mieux développé une théorie afin d'expliquer le phénomène. Ainsi, dès le premier numéro de *Potlatch*, la notion de « psychogéographie » fait son apparition dans l'article « Le jeu psychogéographique de la semaine » (Internationale lettriste, 1996

[1954], p. 9), puis réapparaît dans le second numéro dans « Exercice de la psychogéographie » (Internationale lettriste, 1996 [1954], p. 11). Tout d'abord floue, cette notion devient plus précise dans le premier numéro d'*Internationale situationniste* lorsqu'on la décrit comme étant une « [é]tude des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus » (Internationale situationniste, 1975 [1958], p. 13). Elle doit mener à une étude de l'environnement, surtout urbain.

Cette étude est menée sur le terrain au moyen d'un autre concept forgé du temps des internationaux lettristes, mais mieux défini sous l'I.S., à savoir la « dérive ». Si elle partage des caractéristiques du « flânage » beaudelairien ou de la « promenade » surréaliste, la dérive est néanmoins plus active, moins arbitraire : elle doit être faite consciemment et non seulement permettre de découvrir la ville et les endroits les plus propices à la construction de situations passionnantes, mais aussi servir à dresser des bilans ou même des cartes psychogéographiques. La dérive est ainsi définie dans le second numéro d'*Internationale situationniste* comme « [m]ode de comportement expérimental lié aux conditions de la société urbaine : technique de passage hâtif à travers des ambiances variées » (Internationale situationniste, 1975 [1958], p. 13).

Très critiques de l'organisation du monde et de la ville, les lettristes et les situationnistes dénoncent l'urbanisme du xx^e siècle comme étant en quelque sorte le symptôme le plus évident mais le moins perçu du capitalisme. Ils s'opposent avec véhémence au fonctionnalisme d'un Le Corbusier, ou au fait que l'espace soit

entièrement organisé en fonction de la circulation de l'automobile (Internationale situationniste, 1975 [1959], p. 36-40). La forme des villes, bétonnées et quadrillées à angles droits, se reflète selon eux sur la vie de ceux qui y habitent, la rendant aussi ennuyante que le décor dans lequel ils évoluent.

Les collaborateurs de la *Conspiration*, quant à eux, posent les mêmes constats quant au fait que la laideur des villes conditionne le comportement de ceux qui y vivent. À propos de certains endroits de la capitale nationale particulièrement coulés dans le béton, le collectif écrit dans l'un de ses livres que « cette absence de goût contribue irrémédiablement à pourrir la configuration de notre organisation sociale et le sens de nos vies » (Collectif, 2008, p. 12). Dans la revue, on définit ainsi le mot « urbanisme » : « [s]cience de la défiguration du paysage, en voie de disparition à mesure que se dissout la ville elle-même dans l'étalement urbain, la multiplication des stationnements, l'industrie touristique, la violence automobile et la mégalomanie des architectes » (*La Conspiration dépressionniste*, 2009 [2005], p. 148).

Les rapprochements entre les théories urbanistiques situationnistes et dépressionnistes sont ainsi très nombreux. Ils se cristallisent particulièrement dans l'article « Essai de description psycho-géographique de la Place du Centre : notes de travail » de Frédéric Mercure (2011, p. 21-26), que nous lirons en lien avec l'« Essai de description psychogéographique des Halles » du situationniste Abdelhafid Khatib (1958, p. 13-17).

L'« Essai de description psychogéographique des Halles » est la tentative la plus aboutie de documenter l'étude d'un lieu du point de vue de ses possibilités

expérimentales dans une optique situationniste. Mis à part quelques récits et comptes rendus de dérives datant du début de l'I.L., il s'agit de la plus sérieuse application de la théorie de la psychogéographie. L'article se présente sous la forme d'une étude de terrain menée par le psychogéographe Khatib, qui décrit schématiquement une expédition dans le quartier des Halles. À partir du constat que « [l]e monde dans lequel nous vivons, et d'abord dans son décor matériel, se découvre de jour en jour plus étroit », Khatib conclut que « [c]e n'est que de son réaménagement, ou plus exactement de son éclatement, que surgiront les possibilités d'organisation, à un niveau supérieur, du mode de vie » (1958, p. 13). Le moyen privilégié par Khatib est ce qu'il nomme dérive expérimentale; il se rend donc dans le quartier des Halles et expérimente directement les différentes unités d'ambiance, favorables ou non à la construction de situations, dans le but de transformer positivement un endroit qui, au premier regard, ne recèle pas grand-chose d'intéressant.

Dans son « Essai de description psycho-géographique de la Place du Centre », Frédéric Mercure expérimente également la dérive, mais en use différemment. Tout d'abord, un mot sur le contexte : Mercure se rend à la Place du Centre, située dans le secteur de Hull à Gatineau, qui est de nature toute différente de celle des Halles. La Place du Centre est un centre commercial situé dans la plus large Place du Portage, un immense complexe bétonné où travaillent plus de 10 000 fonctionnaires fédéraux. Mercure s'intéresse plus précisément, mais pas exclusivement, à l'aire de restauration du centre commercial qui, tous les midis de la semaine, accueille les travailleurs et travailleuses du centre névralgique de la bureaucratie canadienne. Désignant, avec

Marc Augé (1992), que la Place du Centre est un « non-lieu », il écrit qu'« [a] priori, en tant que concept, le non-lieu n'est nulle part; il est vide et sans référent » (Mercure, 2011, p. 21), et se propose de vérifier cet a priori au moyen de l'étude de terrain. Après avoir défini la psychogéographie – en citant textuellement *Internationale situationniste*, sans guillemets ni référence, mais en utilisant les caractères italiques – Mercure précise ses intentions :

[j]e propose ici un compte rendu de mes séances d'observation psychogéographique de la faune humaine de la Place du Centre. Ce texte est en quelque sorte une série de remarques *in situ*, une série de réflexions sur la situation des utilisateurs de la Place du Centre (2011, p. 21).

Soulignons seulement au passage la sonorité non équivoque de « in situ » et l'utilisation dans la même phrase du mot « situation », qui, s'il en était besoin, donne une bonne indication du cadre d'analyse de Mercure.

Si Khatib, dans son essai de description psychogéographique, se contente de dresser une cartographie des lieux potentiellement intéressants, Mercure semble pour sa part profiter de son périple gatinois pour construire une véritable critique du non-lieu, qui est pourtant le milieu de vie de milliers de fonctionnaires qui y passent une bonne partie de leur existence. Ainsi, là où Khatib émet quelques réserves sur les possibilités des Halles, et fait une description psychogéographique plutôt « neutre », en ce sens que son article est plus descriptif que critique, Mercure s'attache à comprendre ce qui se joue dans la Place du Centre : « [e]st-ce un hasard si la vie affective collective et la production du monde commun telles qu'observées à la Place du Centre, pointes [*sic*] de manière récurrente vers les déchets, vers les objets qui les contiennent et les préposés qui en ont la charge? » (Mercure, 2011, p. 24) Sa dérive

revêt certains aspects du flânage – du flânage actif, pour être précis (avec tout ce que cela comporte de paradoxal); plutôt que d'être toujours en mouvement, comme en donne l'impression Khatib dans son texte, Mercure s'arrête et observe. Il se réapproprie les concepts de dérive et de psychogéographie, mais ne s'y limite pas, puisqu'il les combine, notamment, avec celui de non-lieu. Il n'est donc pas, lui non plus, prisonnier d'une théorie situationniste sclérosée; il la fait revivre en lui greffant d'autres approches, ce qui lui permet de forger sa propre critique.

Dans une optique proprement situationniste, il ne se limite pas non plus au simple usage de la dérive et de la psychogéographie, mais ajoute également à sa lecture un concept debordien dont nous avons déjà traité. En effet, comme son collègue Simon-Pierre Beaudet, il convoque lui aussi la théorie du spectacle. Il écrit notamment que « [d]ans la Place du Centre, nous sommes au centre de cette machine [bureaucratique] et le sentiment d'atomisation est criant : *les individus sont réunis en tant que séparés* » (Mercure, 2011, p. 25). Il prend notamment pour exemple l'absence presque absolue de liens sociaux entre les centaines de dineurs attablés ensemble dans l'aire de restauration, chacun occupant un petit espace privé devant son plateau. Cette observation est directement tributaire des propos de Debord, qui écrit dans *La société du spectacle* que « [l]'urbanisme est l'accomplissement moderne de la tâche ininterrompue qui sauvegarde le pouvoir de classe : le maintien de l'atomisation des travailleurs que les conditions urbaines de production avaient dangereusement *rassemblés* », et qui ajoute que

le mouvement général de l'isolement, qui est la réalité de l'urbanisme, doit aussi contenir une réintégration contrôlée des travailleurs, selon les nécessités

planifiables de la production et de la consommation. L'intégration au système doit ressaisir les individus isolés en tant qu'individus *isolés ensemble* (1967, p. 139-140).

L'observation de cette atomisation mène Mercure à poser quelques constats, parmi lesquels, évidemment, que la Place du Centre est à l'avant-scène du dépressionnisme canadien. Elle représente un non-lieu dans lequel toute solidarité sociale est supprimée d'avance par sa seule organisation spatiale. Ainsi, elle sert d'outil de contrôle social destiné à ce que chacun ne fasse qu'y passer sans nouer de liens avec ses semblables; les employés ne doivent entretenir que des relations à distance, toujours « médiatisé[es] par des images » (Debord, 1967, p. 10). La distance physique encourage cette médiation, qui doit limiter toute possibilité réelle de connivence, et encourager un statu quo permettant le fonctionnement sans anicroche de la bureaucratie. Le faux sentiment de communauté, du seul fait de se retrouver à plusieurs centaines dans un même endroit, est donc créé par une planification rationnelle de l'isolement collectif des individus.

Au-delà de cette constatation, notons que l'essai de description psychogéographique de la Place du Centre se distingue de celui rédigé par Khatib 60 ans plus tôt par sa portée critique et, surtout, par la solution toute « négative » proposée. Si Khatib écrit en conclusion qu'« une solution qui va dans le sens d'une société nouvelle commande de conserver cet espace au centre de Paris pour les manifestations d'une vie collective libérée » (1958, p.17), suggérant ainsi de

réaménager les lieux, Mercure se fait plus tranchant¹⁶ : « [l]e dépressionnisme, s'instituant en détruisant le déjà-là, en appelle à sa propre destruction. Que faire d'un espace comme la Place du Centre? La solution évidente est de le détruire. Tabula Rasa » (Mercure, 2011, p. 26). Suite à sa réflexion à propos de la banlieue, qui peut aussi être vue comme une dérive expérimentale, Gauthier parvient à la même conclusion : « [l]'Histoire disparaît dans les banlieues... Il faut détruire la banlieue! » (2009 [2003], p. 30) Ce type de solution radicale ne serait pas pour déplaire aux premiers internationaux lettristes, qui écrivent en 1955, sous le titre de « Projet d'embellissements rationnels de la ville de Paris » :

[l]es lettristes présents le 26 septembre ont proposé communément les solutions rapportées ici à divers problèmes d'urbanisme soulevés au hasard de la discussion. Ils attirent l'attention sur le fait qu'aucun aspect constructif n'a été envisagé, le déblaiement du terrain paraissant à tous l'affaire la plus urgente (Internationale lettriste, 1996 [1955], p. 126)¹⁷.

Pas d'indulgences inutiles

L'étude de tous les numéros de *La Conspiration dépressionniste* et des livres qu'ils ont publiés montre sans aucun doute que les théories et discours lettristes-situationnistes ont effectivement été reçus et réutilisés par ce collectif québécois du XXI^e siècle. Depuis les années 1960, plusieurs auteurs¹⁸ et groupes¹⁹ se les sont réappropriés, mais sans doute jamais de manière aussi libre que les membres de la *Conspiration*.

¹⁶ À la défense de Khatib, son essai de description ne portait pas sur un temple de la bureaucratie. Il y a fort à parier que ses conclusions auraient été plus près de celles de Mercure, si cela avait été le cas.

¹⁷ C'est l'une des rares occurrences où l'I.L. est redevable aux futuristes.

¹⁸ Nous pensons ici, surtout, à Paul Chamberland.

¹⁹ Fusion des Arts, l'Université libre d'art quotidien, Point-Zéro. Voir à cet effet Robillard, 1973.

En effet, loin de se réduire à ce que les situationnistes appelaient avec mépris des « pro-situs », le collectif québécois ne fait pas que répéter un discours qu'il aurait avalé tout cru, sans trop se donner la peine d'y goûter. Il s'attelle plutôt à la tâche de le dépasser, de le détourner et de le retourner, l'incluant à un large registre de pratiques subversives issues d'autres groupes, d'autres époques. Ils ont ainsi laissé de côté certains aspects, ont insisté sur d'autres, et ont forgé leurs propres concepts en modifiant les anciens. Le paradoxe est qu'en étant de parfaits situationnistes, c'est-à-dire en dépassant et détournant l'I.S., ils s'en sont éloigné et ont émis une critique originale, qui ne se réduit pas à un vague hommage, ou à une application sans nuance de grilles d'analyse des années 1960 sur la société des années 2000. Leur réappropriation a également pour effet de mettre en lumière le fait que la critique situationniste est un *moment* de la remise en question des systèmes capitalistes, et qu'elle ne peut en aucun cas transcender, telle quelle, toutes les époques. À cet égard, en poussant un peu la note, on peut affirmer que *La Conspiration dépressionniste* refait, à l'endroit de l'I.S., ce que l'on a fait au milieu du xx^e siècle en revisitant le marxisme, c'est-à-dire la sortir de sa forme sclérosée. La revue a enfin le mérite d'avoir formulé une critique sociale inspirée d'une avant-garde aussi radicale que l'I.S. au cœur du royaume du consensus mou et de l'extrême centre qu'est le Québec de la première décennie du xxi^e siècle.

Bibliographie

AUGÉ, Marc (1992), *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle ».

BEAUDET, Simon-Pierre (2016), *Fuck le monde*, Montréal, Moul't Éditions.

BRETON, André (1963 [1924 pour le premier Manifeste]), *Manifestes du surréalisme*, Paris, Gallimard, coll. « Idées ».

COLLECTIF (2009), *La Conspiration dépressionniste, volumes I-V*, Montréal, Lux/Moul't Éditions.

- COLLECTIF (2009 [2003]), « Qu'est-ce que le dépressionnisme? », p. 15-16.
- GAUTHIER, Mathieu, Jasmin MIVILLE-ALLARD et Simon-Pierre BEAUDET (2009 [2003]), « Les poings sur les hics. Pétition de principes », p. 17-20.
- BEAUDET, Simon-Pierre (2009 [2003]), « Désilluminations. Une visite au Wal-Mart », p. 22-24.
- GAUTHIER, Mathieu (2009 [2003]), « Et c'est pas fini! ou De la banlieue québécoise comme planification sociale de l'ennui », p. 28-30.
- COLLECTIF (2009 [2003]), « Quelques conspirateurs », p. 32.
- BEAUDET, Simon-Pierre (2009 [2004]), « La propagande par le fait », p. 41-43.
- COLLECTIF (2009 [2005]), « Encore un effort », p. 97-98.
- COLLECTIF (2009 [2005]), « Le lexique dépressionniste », p. 144-148.
- COLLECTIF (2009), « Liminaire », p. 7.

COLLECTIF (2008), *Québec, ville dépressionniste*, Montréal, Moul't Éditions.

COLLECTIF (2018), *Montréal, ville dépressionniste*, Montréal, Moul't Éditions.

DEBORD, Guy (1967), *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».

DEBORD, Guy (1988), *Commentaires sur la société du spectacle*, Paris, Champ libre.

DEBORD, Guy (1989), *Panegyrique*, Paris, Éditions Gérard Lebovici.

DEBORD, Guy et Gil J. WOLMAN (1956), « Mode d'emploi du détournement », *Les lèvres nues*, n° 8, p. 2-9.

DEBORD, Guy et Gianfranco SANGUINETTI (1972), *La véritable scission dans l'Internationale*, dans Guy Debord (2006), *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », p. 1087-1184.

- DUWA, Jérôme (2008), *Surréalistes et situationnistes, vies parallèles*, Paris, Dilecta.
- FORTIN, Andrée (2006), *Passages de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues (1778-2004)*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Sociologie contemporaine ».
- HUIZINGA, Johan (1988 [1938]), *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, coll. « Tel ».
- INTERNATIONALE LETTRISTE (1996), *Potlatch, 1954-1957*, Paris, Allia. Version numérique par Yves Le Bail, http://classiques.uqac.ca/contemporains/internationale_lettriste/Potlatch/IL_Potlatch.pdf.
- INTERNATIONALE SITUATIONNISTE (1975), *Internationale situationniste 1958-1969*, Paris, Champ libre.
- KHATIB, Abdelhafid (1958), « Essai de description psychogéographique des Halles », *Internationale situationniste 2*, p. 13-17.
- MERCURE, Frédéric (2011), « Essai de description psycho-géographique de la Place du Centre : notes de travail », *La Conspiration dépressionniste VIII*, p. 21-26.
- ROBILLARD, Yves (1973), *Québec underground*, Montréal, Médiart.
- ROSS, Alexis (2017), « L'identique et le non-identique : le discours polémique du premier éditorial de la revue *La Conspiration dépressionniste* », *Postures*, n° 25, <http://revuepostures.com/sites/postures-dev.aegirnt2.uqam.ca/files/pdf-ross.pdf>.
- VANEIGEM, Raoul (1992 [1967]), *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Gallimard, coll. « Folio actuel ».

Résumé

Cet article montre dans un premier temps que la revue québécoise *La Conspiration dépressionniste* se réapproprie le « détournement », théorisé dans les années 1960 par l'Internationale situationniste, en usant sur le groupe d'avant-garde français lui-même. Il est ensuite question de mettre en lumière le concept de « dépressionnisme », qui est forgé par la *Conspiration* à partir du « spectacle » de Guy Debord, et qui représente son paroxysme. Enfin, il s'agit de traiter du domaine où les discours dépressionniste et lettriste-situationniste se recourent le plus explicitement, soit

l'urbanisme, par le biais d'une analyse comparative de deux *Essais de description psychogéographique*.

Abstract

This article illustrates that the Québécois journal *La Conspiration dépressionniste* appropriates the concept of “détournement” as theorized by the Situationist International in the 1960s, by employing it on the ideas of the very group who initiated the practice. Furthermore, it explains that the *Conspiration* forges the notion of “dépressionnisme” using Guy Debord’s “spectacle”, thus embodying its paroxysm. Finally, building on a comparative analysis of two *Essais de description psychogéographique*, the paper comments at length on where the theories of both groups most predominantly overlap – namely urbanism.